

KEBIR M. AMMI

# LES VERTUS IMMORALES

roman

*nrf*

GALLIMARD



## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

LE PARTAGE DU MONDE (« Frontières »), 1999.

FEUILLE DE VERRE (« Scripto »), 2004.

*Aux Éditions Gallimard*

LE CIEL SANS DÉTOURS, roman, 2007.

*Chez d'autres éditeurs*

THAGASTE, *Éditions de l'Aube*, 1999 ; « Livre de poche », 2002.

SUR LES PAS DE SAINT AUGUSTIN, *Presses de la Renaissance*, 2001.

LA FILLE DU VENT, *Éditions de l'Aube*, 2002.

ALGER LA BLANCHE, théâtre, *Éditions Lansman*, 2002.

ÉVOCATION DE HALLAJ, MARTYR MYSTIQUE DE L'ISLAM, *Presses de la Renaissance*, 2003.

## LES VERTUS IMMORALES



KEBIR M. AMMI

LES VERTUS  
IMMORALES

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

*Aux miens*





Pensez à votre conception  
Vous n'avez pas été faits pour vivre comme des  
bêtes,  
Mais pour suivre vertu et connaissance.

DANTE  
*L'Enfer*, chant XXVI



I  
L'AUBE



Je suis né sous le signe du chaos et des grandes batailles, à Salé, sur la côte atlantique, dans une famille que le sort, avant de se dédire, avait d'abord choisi de privilégier, lui prodiguant le nécessaire et le superflu.

L'époque était turbulente et brutale, une pléthore de charlatans promettait, dans une empoignade de foire, toutes sortes de paradis à qui voulait bien leur prêter son oreille ; le glorieux nom de Moumen fut choisi pour moi en cet an de grâce 1502 de l'ère chrétienne : divers recoupements m'ont permis de retenir cette date, funeste pour les premiers souverains wattassides, comme année plausible de ma naissance.

Les princes ne se souciaient plus de gouverner comme leurs prédécesseurs s'étaient efforcés de le faire jusque-là, ils se nourrissaient de la trahison et des règlements de comptes de leurs proches. Les royaumes chrétiens d'Espagne et de Lusitanie ne masquaient même plus leur ambition d'occuper notre littoral qu'ils faisaient étudier par des voyageurs à leur solde, tant nos armées leur semblaient dérisoires, hors d'état de leur nuire.

Quelque cinq ans après, la main de Dieu frappa un bon coup, modifiant le destin de mon père ; il se retrouva, du jour au lendemain, sans ressources, vivant de ce que la charité humaine lui procurait, sur les paisibles marches de la mosquée où son errance, à travers les rues torsadées de la vieille ville, le menait chaque soir.

Il s'arrêtait souvent, peu avant le crépuscule, à l'angle de la rue des Andalous, pour fixer longuement l'horizon.

Il avait longtemps vu sa fortune s'accroître, mais il n'en tirait aucun orgueil, n'accordant que peu d'intérêt aux biens matériels. Les trois quarts de la ville lui appartenaient, mais il priait avec constance, ayant à cœur d'approcher au plus près les sens cachés du livre saint pour être un croyant exemplaire.

— Dieu, répétait-il, ne nous a prêté ce que nous croyons posséder que pour nous éprouver.

Il n'y eut qu'un seul homme pour le suivre jusqu'à sa dernière demeure et assister à sa mise en terre. Ceux qui avaient naguère mangé dans sa main lui tournèrent brutalement le dos, puisqu'il n'avait plus aucun bien pour s'attacher leur estime. J'avais six ans. Cette vision me plongea dans le désarroi, et eut un effet désastreux plus tard sur l'homme que je suis devenu, l'humaine espèce perdant tout crédit et ne m'apparaissant jamais d'emblée sous son meilleur jour. Cet abandon d'un homme par les siens continue, au soir de mon âge, de me hanter. Je me tiendrai toujours, inconsolable, debout, à l'orée d'un cimetière où l'on recouvre un homme, comme à la sauvette, de terre anonyme.

Mon maître s'était soucié de s'incliner devant sa dépouille. Mais son geste pouvait-il à lui seul sauver l'humaine espèce ?

Les offenses accumulées m'ont appris à considérer les promesses de mon prochain avec défiance, même si cela s'est, souvent, retourné contre moi, l'homme n'étant ni mauvais ni bon par nature.

J'entrai, de plain-pied, à la mort de mon père, dans le monde violent des adultes. Il n'y avait pas de règles dans ce monde-là. Je ne m'offris le luxe d'aucune jérémiade, appartenant à cette espèce qui avait été conçue pour subir sans protester.

Je m'épanchais rarement. À l'âge où les enfants se jettent, brisés de chagrin, dans le giron de leurs mères pour y trouver amour et réconfort, je répugnais à ouvrir mon cœur ou à faire état de mes blessures. J'avais tracé une ligne invisible entre le monde et moi, elle figurait un seuil que nul n'était autorisé à franchir.

J'accueillais avec ironie les mauvais coups du sort, même lorsque j'étais à terre ; j'avais suffisamment de ressources pour me remettre sur pied et rire de mes déboires. La dérision me servit et me protégea en maintes occasions. Je riais des situations les plus désespérées, raillant ceux de mon âge qui se laissaient vaincre facilement par les larmes. J'avais, il convient de le noter, un visage d'ange. Mon excellent maître aimait à dire qu'on pouvait me donner le bon Dieu sans confession.

— La nature humaine est fourbe et nos semblables œuvrent en permanence à se tromper les uns les autres, n'avait de cesse de me répéter cet homme.



Je hochais la tête, lui faisant non seulement accroire que je réservais le meilleur accueil à ses discours mais qu'il prêchait un converti ; en vérité, je ne prêtais qu'une oreille lasse à ses propos.

— Rien ne saurait sauver l'humaine espèce de la déchéance à laquelle la destinent inmanquablement ses propres actes, depuis la nuit des temps !

L'âge le rendit acariâtre et bilieux. Il se méfiait de son ombre, convaincu qu'elle avait été soudoyée par ses ennemis pour lui porter un coup dans le dos.

— Va-t'en, vieille chienne ! hurlait-il, avec rage, brisant bibelots et objets de toutes sortes qui se trouvaient sur son passage.

Il se laissait choir ensuite sur un fauteuil ou par terre. Je me hâtai, dans ces instants-là, comme me l'avait conseillé un guérisseur de ses amis, de l'asperger d'un peu d'eau.

— Qui es-tu ?

— Buvez, maître !

— Que veux-tu ?

— C'est moi, maître !

— Laisse-moi en paix !

Il se relevait pour faire les cent pas ensuite sans mot dire dans la maison redevenue calme. Le visage tordu par une grimace, il se baissait par moments pour ramasser des débris d'objets arrachés à leurs socles et jetés par terre. Je le suivais d'un bout à l'autre avec un broc qui pesait deux fois mon poids, désireux de me convaincre à chaque fois que la tempête était loin de nous.

— Que veux-tu, sale gosse ? Et qui es-tu ? Parle ! Pour quoi ne me laisses-tu pas en paix ?

Il repartait de plus belle, s'en prenant directement,

cette fois, à Dieu, qu'il tenait pour le principal responsable de *cette vaste supercherie !*

Il avait quitté l'Église après y avoir servi de longues années, avec la conviction que les hommes n'ont créé les religions que pour tromper leurs semblables.

Sa misanthropie se manifesta sur le tard. Il ne sortait plus ni ne voyait personne. On attenta plusieurs fois à sa vie, on mit le feu à sa maison... Des hommes se trouvaient unis par la même détestation de cet ancien prêtre qui mettait toutes les religions dans le même sac, même celles dont il ne se trouvait pas un seul fidèle sur notre sol et qui ne sont pratiquées que dans les lointaines terres d'Asie.

— Un jour viendra, disait-il, où les hommes se serviront encore plus qu'aujourd'hui des religions pour en faire les instruments de leurs conquêtes.

Il me regardait fixement.

— Chacun voudra dominer les autres et il n'importera à personne, si tel fut déjà le cas, de prier pour être meilleur.

Je n'intervenais pas, je le laissais discourir, sachant que cela lui faisait le plus grand bien. Ses grands gestes et sa longue cape noire lui donnaient une allure de magistrat ; il allait et venait, enjoignant, tel un homme de loi, aux ombres qui le torturaient, de quitter au plus vite sa maison.

— Sortez, hurlait-il. Sortez !

Mais elles s'accrochaient, obstinément, sûres de leur bon droit, ne reconnaissant aucune autorité aux preuves accumulées contre elles.

— Et toi, jetait-il dans ma direction, mérite le pain

que tu manges ! Aide-moi, au lieu de me fixer comme tu le fais !

Il se mettait à proférer toutes sortes de menaces dont je devenais la cible. Mais je n'avais pas peur, mon maître était incapable de faire le moindre mal à autrui. La tempête retombait ensuite et l'homme se calmait. De l'orage qui avait traversé son visage, il ne subsistait pas le moindre signe.

— Pardonne-moi, mon petit, disait-il alors d'une voix sans force.

Je servis loyalement cet homme jusqu'à mon départ de chez lui.

J'étais comme son fils. Je me glissais chaque jour dans des ouvrages de plus en plus savants. Aucune corvée ne venait se mettre en travers de mes désirs ou perturber mes lectures. Je ne me réveillais le matin que pour lire et m'endormais rarement sans une page ouverte sur la poitrine.

Le livre d'Amerigo Vespucci laissa de fortes empreintes en moi. Je le relisais régulièrement, même si, en raison de mon jeune âge, je ne pouvais en comprendre de nombreuses parties. Lorsque mon maître m'interrogeait sur cette œuvre ou sur une autre, je m'appliquais à lui répondre.

— Eh bien, disait-il, que penses-tu du *Devisement du Monde* ?

— Le style, répondais-je, est trop complexe, maître, il y a des passages que je ne comprends pas.

— Son auteur, ce Marco Polo, est un homme étrange, disait-il.

Il échoua dans sa tentative de me transmettre l'art de

réparer les horloges, mais il fit de moi un lecteur émérite qui lisait dans l'ivresse et passait d'une langue à l'autre sans effort. Au terme des six années vécues aux côtés de mon maître, l'espagnol et l'arabe me devinrent familiers. J'appris également des bribes de plusieurs autres langues, réalisant, pour ma plus grande joie, combien il était aisé d'apprendre un nouvel idiome lorsqu'on en connaissait deux au moins.

Une femme vieille comme le monde veillait sur nous. Je dis *vieille comme le monde*, mais elle n'avait que trente ans ; elle était simplement usée comme si elle avait traversé plusieurs vies. Elle vivait dans la campagne la plus pauvre qui environne Salé, dans un taudis qui menaçait en permanence de s'effondrer et de l'ensevelir.

La maison de mon maître, large demeure du siècle dernier, était un havre de paix où les heures s'écoulaient délicieusement. Que désirer de plus ?

Nous ne manquions de rien. Notre ange gardien mettait la maison en bon ordre et préparait, avec un soin extrême, quelques recettes, ayant à cœur que mon maître et moi, incapables de faire bouillir un œuf, ne mourions pas d'inanition.

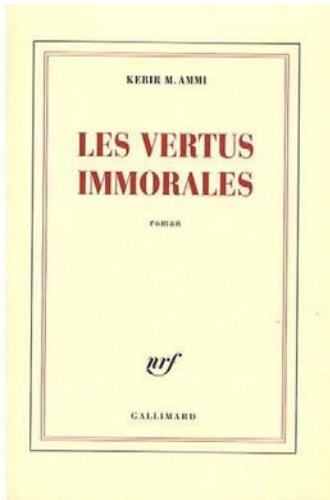
— Mange, disait-elle, pour devenir grand et fort. Mange !

Un fin palais eût sans doute glosé sans efforts sur le croisement subtil des arômes qui entraient pour l'essentiel dans la composition de ces plats exquis. Mais mon maître ne mangeait plus et mon appétit avait de modestes exigences, un rien suffisait à me gaver. Ce qui désolait la femme vieille comme le monde.

À l'aube de chaque jour, ceinte dans un voile blanc,

*Photocomposition Graphic Hainaut*  
*Achevé d'imprimer*  
*sur Roto-Page*  
*par l'Imprimerie Floch*  
*à Mayenne, en mars 2009*  
*Dépôt légal : février 2009*  
*Numéro d'imprimeur :*  
ISBN 978-2-07-012461-9

**166326**



# Les vertus immorales Kebir M. Ammi

Cette édition électronique du livre *Les vertus immorales*  
de *Kebir M. Ammi*  
a été réalisée le 12/05/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en mars 2009 (ISBN : 9782070124619)  
Code Sodis : N02347 - ISBN : 9782072023477